

—Voilà, dit-il, ce que je voulais éviter !

—Vous m'avez forcé à vous rendre un beau service... en m'arrachant cette affreux secret ! J'aurais tout arrangé avec de la patience, de la douceur. Ah ! Renzo, qu'avez-vous fait ?... Jurez-moi au moins que vous vous tairez, pour l'amour du ciel.

—Je puis avoir eu tort, répondit Renzo en remettant la clef dans la serrure.

Don Abbondio le regardait faire et disait :

—Jurez !

Excusez-moi, je puis avoir eu tort ! dit Renzo en se disposant à sortir.

—Jurez ! répéta don Abbondio en lui saisissant les mains.

—Je puis avoir eu tort, dit encore Renzo en se dégageant.

Et il partit à toutes jambes, laissant le pauvre curé dans un état de perplexité facile à concevoir, jusqu'au retour de Perpetua, qui, ne se doutant de rien, subit en arrivant une avalanche de questions et de reproches qu'elle repoussa verbeusement, et dont je fais grâce au lecteur. Nous ajouterons seulement que son maître, après lui avoir défendu de sortir, seul moyen de l'empêcher de parler, se mit au lit avec un violent accès de fièvre.

Cependant Renzo marchait d'un pas rapide vers sa maison. Il était possédé d'une véritable frénésie et sentait une sorte de besoin de faire quelque chose de terrible ! Car les oppresseurs, les méchants, ne sont pas seulement coupables du mal qu'ils font par eux-mêmes, mais encore de la perversion qu'ils jettent dans l'âme de leurs victimes.

Ainsi Renzo était un jeune homme paisible ; son caractère loyal lui eût fait repousser avec indignation la seule idée d'un piège, et dans ce moment, il ne rêvait qu'homicide et trahison ! Il eût voulu courir chez Rodrigo, l'égorger, se repaître de la vue de son sang ! Mais, hélas ! la maison du *prepotente* était comme une forteresse gardée par ses bravi ou personne d'inconnu ne pénétrait !... Il se figurait alors qu'armé de son fusil il allait s'embusquer derrière une haie pour attendre le scélérat... Le voici !... il le met en joue... lâche la détente de son fusil... Il

tombe ! Quelle joie féroce, d'assister à son agonie !... de lui lancer une suprême malédiction... puis de s'enfuir à la frontière !...

Et Lucia ?

A peine ce nom se fut-il présenté à son esprit que ses visions sangui-naires s'évanouirent !... Il redevint lui-même et se rappela les derniers avis de ses parents... il pensa à Dieu, à la sainte Vierge, aux saints ! Il se souvint du bonheur qu'il avait tant de fois éprouvé à se sentir le cœur pur de fautes !... Il se souvint aussi de l'horreur qu'il avait toujours ressentie au récit d'un crime !... et il remercia Dieu de n'avoir été homicide qu'en pensée !

Mais qu'allait-il faire ?

Comment parvenir à épouser Lucia malgré ce puissant seigneur ? Qu'allait-elle dire, elle qui l'attendait pour se rendre à l'église ?... Tout à ces pensées, Renzo avait dépassé sa maison et se trouvait devant celle de Lucia. Une petite fille le vit.

—L'époux ! l'époux ! s'écria-t-elle.

—Chut ! chut ! Bettina, écoute-moi ! Va dire à Lucia, à l'oreille, qu'il faut que je lui parle de suite.

Et quelques minutes après Lucia, descendant de sa chambre, arriva toute parée de ses atours de noce. Ses cheveux noirs s'enroulaient derrière sa tête en nattes traversées par de longues épingle d'argent placées à distances égales et formant comme les rayons d'une auréole, coiffure qui encore aujourd'hui est celle des paysannes milanaïses. Elle avait un collier de grains de grenats alternés en grains d'or, un beau corset de brocart à ramages avec les manches séparées et attachées avec de riches rubans ; un jupon court de bourre de soie monté à petits plis autour de la taille ; des bas rouges et des pantoufles brodées. Et, pour rehausser cette parure, une beauté modeste, embellie par une joie pudique, donnait à sa physionomie un charme pénétrant. Dès qu'elle aperçut Renzo, elle fut saisie d'un pressentiment douloureux.

—Qu'y a-t-il ? dit-elle.

—Ah ! Lucia, tout est bouleversé ! on ne veut pas nous marier !

Et Renzo raconta brièvement l'histoire de la matinée. Quand

Lucia entendit le nom de don Rodrigo, elle s'écria :

—Jusqu'à ce point, mon Dieu !

—Vous savez donc quelque chose ? dit Renzo.

—Que trop ! répondit Lucia toute tremblante.

—Que savez-vous ?

—Ah ! ne me faites pas parler... Je cours chercher ma mère... il faut congédier nos amies qui sont là-haut !

Tandis qu'elle s'éloignait, Renzo murmura :

—Pourquoi ne pas m'avoir averti ?

Lucia l'entendit.

—Ah ! pouvez-vous penser que ce ne fut pas pour le bien que j'ai gardé le silence ?

La bonne Agnès, mère de Lucia, s'empressa de descendre ; Lucia retourna près des amies réunies dans la chambre haute, et leur expliqua le retard mis à la célébration du mariage par une indisposition du seigneur curé. Elles s'en firent, et quelques-unes d'entre elles passèrent chez don Abbondio pour savoir ce que c'était que cette maladie venue si subitement.

—Une grosse fièvre, répondit Perpetua de sa fenêtre.

Et cette triste parole coupa court aux conjectures qui commençaient à naître dans la cervelle des bonnes dames.

CHAPITRE TROISIÈME

Lucia rentra dans la salle du rez-de-chaussée pendant que Renzo finissait de mettre Agnès au courant des événements malheureux de la matinée. Tous deux, malgré leur affection pour Lucia, éprouvaient quelque dépit du secret qu'elle leur avait caché et étaient impatients d'obtenir les éclaircissements qu'elle leur devait. Aussi Agnès ne put s'empêcher de dire à sa fille :

—N'avoir pas confié à sa mère une chose aussi importante !

—Oh ! je vais tout vous dire, répondit Lucia en essuyant ses yeux avec son tablier.

—Parle, parle.

—Parlez, parlez ! dirent ensemble la mère et le fiancé.

—Sainte Vierge ! s'exclama Lucia, qui aurait cru que les choses arriveraient à ce point ?